

Emile et « Nous »

Le monde tourne, il le savait déjà dans son village du Burkina. Bien qu'il n'y ait pas d'école et qu'il faille y courir à plusieurs kilomètres de là. La tête lui tourne aussi, ce jour, dans un bar près du centre d'Athènes où une place « OMONIA » évoque harmonie, entente et bon accueil : un ami du réseau de solidarité africaine lui a offert un téléphone mobile. Un de ses grands frères, là-bas, vient de l'appeler. Incroyable mais vrai, incontournable en réalité ce fil sans fil qui relie Emile à sa famille, son clan, sa tribu élargie ! On lui a à peine demandé de raconter son périple, ses traversées de jour comme de nuit, ses marches dans le sable comme dans les pierres des cols de montagne, son sommeil lourd dans le froid des aéroports ou des ports tout court. Non, derrière la voix du grand frère c'est une centaine de visages qu'Emile revoit en quelques secondes magiques, ensorcelées : « Tu nous envoies de l'argent quand ? Tu ne dois pas nous oublier – Ok ! - Dieu est grand, il nous a protégé. Bénit soit-il ! »

« Il nous a protégés »... Ce « nous » résonne encore dans sa tête qui tourne sans doute plus vite que la planète multicolore. Emile, dans sa poche, serre plus fort encore le chapelet fluo qu'il a trouvé en ville.

Voici seulement deux mois qu'il fut repêché en mer Egée par un navire militaire – un grand mur de fer, dressé soudain devant lui, dans la nuit noire alors que l'eau, déjà, lui parvenait à la ceinture – et voici que ce « nous » qui pourrait lui évoquer la chaleur du pays et de la famille nie son aventure, sa conviction obsédante : « Je m'en suis sorti, j'ai été sauvé, j'y suis parvenu, je ne sais comment. Je survivis aux bandits de Syrie, aux soldats et aux faux policiers de Turquie, aux sourires menteurs/voleurs des passeurs d'Izmir, aux visages blanchis, figés dans la mort, de mes compagnons d'infortune retrouvés gonflés et flottants dans les eaux de l'aurore, au bout des vagues interminables.

« Je, Je, je »... Il a vite fallu abandonner tout « Nous », mourir à ce rêve même, ses dangereux mirages matriciels qui vous coupent les jambes.

Il sait : nul ne saura vraiment. Il faut qu'il se fasse à cette solitude blanche.

Nul ne comprendra sa foi immense, son étrange certitude d'étranger, initié, de violences subies en coup d'audaces, à projeter, concentrer, promouvoir son corps et son âme en ces deux ou trois lettres « j e » ou « m o i ».

« Nous » est mort, là-bas au village, au bout du fil sans fil de tous les risques surmontés, de tous les euros versés : 6 000 euros au moins ! Il ne sait plus. Ce qu'il sait, c'est que ce sont les billets - aujourd'hui fondus - rassemblés rien que pour lui. Pour l'envoyer en héros, en ambassade, comme « bouteille à la mer » plus ou moins consentante, sans papier dedans, vers les côtes européennes.

Ils ont appelé sur son mobile. A rembourser, lui aussi, et dès que possible !

La dette d'argent est lourde, le prix du salut « in extrémis » est lourd à ses épaules, de ce côté du monde qui tourne, tourne si vite. Cent visages reviennent à sa mémoire embrumée. Ils s'invitent à nouveau à la marmite de la famille éloignée...numériquement seulement ! Numériquement, « Nous » se veut proche et ce n'est pas qu'affaire de nouvelles technologies en ce nouveau monde !

Petits boulots, entassements d'appartements de sous sols, courses à la recherche d'un ami sûr, maîtrise de l'estomac ... C'est toute la force de Kirikou – cet enfant si vif du conte africain si célèbre - qu'Emile veut mettre en œuvre pour libérer la sorcière de ses rêves de village : la belle Europe affairée, au surmoi producteur, financeur, bâtisseur...« criseur » (?). Il ne sait pas, Emile, si ce mot existe vraiment du côté d'Omonia...

Maurice Joyeux (sj)